3e Année N° 15. 1er Août 1922

LE

BULLETIN

DE LA

VIE ARTISTIQUE

ILLUSTRÉ BI-MENSUEL

PARIS

MM. BERNHEIM-JEUNE, ÉDITEURS D'ART

25, BOULEVARD DE LA MADELEINE

15, RUE RICHEPANCE

1 fr. 25 le Numéro

LE BULLETIN
DE LA VIE ARTISTIQUE

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois.

ABONNEMENTS :

***Un an*..... Vingt-quatre francs**

RACHAT DE COLLECTIONS

LE BULLETIN DE LA VIE ARTISTIQUE
ACCEPTE L'ENVOI CONTRE REMBOURSEMENT DE 24 FRANCS DES COLLECTIONS COMPLÈTES EN BON ÉTAT DES 26 Nos DE LA 1re ANNÉE OU L'ÉCHANGE CONTRE UN ABONNEMENT NOUVEAU

Durand-Ruel

TABLEAUX MODERNES

Paris
16, rue Laffitte

12, East 57th Street
New-York

L'AMOUR
DE
L'ART

Revue Mensuelle

LIBRAIRIE DE FRANCE
99, Boulevard Raspail
PARIS

ABONNEMENT :

Un An, France . . . . 50 francs.
— Étranger . . . 60 —

Numéro spécimen : 1 fr. 50.

LES ÉDITIONS G. CRÈS & Cie
21, RUE HAUTEFEUILLE, PARIS (VIe)

Vient de paraître :

CONTES
ET NOUVELLES EN VERS

PAR

JEAN DE LA FONTAINE

ÉDITION ILLUSTRÉE DE QUATRE-VINGT-TROIS COMPOSITIONS GRAVÉES
D'APRÈS LES DESSINS DE

CHARLES EISEN.

TEXTE REVU ET PRÉCÉDÉ D'UN AVANT-PROPOS PAR AD. VAN BEVER
PORTRAITS DE J. DE LA FONTAINE ET CH. EISEN

Deux volumes imprimés en 10 Cochin, sur PAPIER A LA CUVE DES MANUFACTURES DE RIVES, fabriqué spécialement pour cet ouvrage, et tirés à mille sept cent soixante-dix exemplaires numérotés, savoir :

390 exemplaires sur GRAND VERGÉ BLANC, numérotés de 1 à 390. 220 fr.

1.380 exemplaires sur VÉLIN TEINTÉ, numérotés de 391 à 1.770. 165 fr.

Il sera tiré, en outre, quelques suites de planches en noir sur VÉLIN BLEU PERVENCHE, au prix de.. .. .. 60 fr.

Ces suites ne paraîtront qu'en octobre.

Les magnifiques planches d'EISEN que nous avons reproduites avec le plus grand soin, illustraient l'Edition dite « des Fermiers généraux de 1762 ».

Maison Ad. Braun & C°

Braun & C°, Successeurs

18, RUE LOUIS-LE-GRAND, PARIS
MULHOUSE - DORNACH (HAUT-RHIN)

Reproduction photographique d'Œuvres d'Art

La Maison BRAUN et C° possède la collection la plus complète de photographies de peintures et dessins des grands maîtres : Poussin, Claude Lorrain, Largillière, Rigaud, Latour, Chardin, Boucher, Nattier. Fragonard, David, Géricault, Ingres, Puvis de Chavannes, Rodin, L. de Vinci, Bellini, Pérugin, Raphaël, Michel-Ange, Vélasquez, Murillo, Le Greco, Memling, Rubens, Rembrandt, Ruysdael, Gainsborough, Reynolds, Lawrence, Holbein, Durer, etc.

Les Musées et Galeries particulières de France et de l'Etranger.

Sculpture et Architecture.

LE

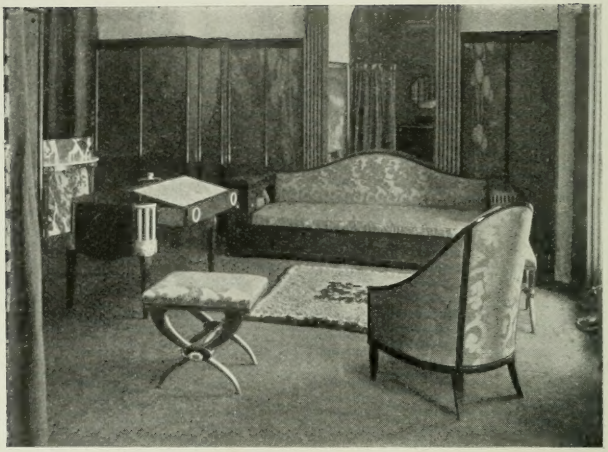
BULLETIN

DE LA

VIE ARTISTIQUE

1er Août 1922

PARIS
MM. BERNHEIM-JEUNE, ÉDITEURS D'ART
25, BOULEVARD DE LA MADELEINE
15 RUE RICHEPANCE



Bureau d'homme. Les murs ont été revêtus de panneaux de laque bleu or et noir, le meuble d'amboine recouvert broché bleu turquoise et or. Cet ensemble composé par Michel Dufet et Louis Bureau est signé

MAM

●

3, Av. de l'Opéra

BULLETIN DE LA VIE ARTISTIQUE

3e Année. N° 15. 1er Août 1922

Rédacteurs : MM. Félix Fénéon, Pascal Forthuny, Guillaume Janneau, André Marty, Tabarant.

SOMMAIRE

Renouvoaux...
Le nouveau Luxembourg.
Les Disparus.
La plastique culinaire. — II.
L'exposition des arts techniques en 1924.
Les dessins du Louvre.
Que pense la jeunesse ?
Ici...
...et ailleurs.
Paroles.

Renouveaux...

Périodiquement, les écrivains font une retraite. Recueillis, sondant leur cœur et leurs reins, comme parle l'Ecriture, interrogeant leur conscience, ils méditent sur quelque thème bien spécieux, proposé par un confrère. Ce sont de graves sujets qu'ils abordent. Nouveaux Pascal, ils plongent le regard dans les gouffres de la pensée ; nouveaux La Bruyère, ils récrivent, en leur langage, le chapitre des *Ouvrages de l'esprit.*

A « diverses personnalités littéraires », comme il dit avec une prudence qui fait rêver, M. Gaston Picard a tendu le piège congrûment dissimulé. Ouvrant, dans la *Renaissance*, une large enquête, il examine, avec ses interlocuteurs, l'état des lettres contemporaines. Un nouveau printemps régénère-t-il à la fois, demande M. Gaston Picard, l'intelligence et le style français ? Mais telle des dépositions qu'a recueillies notre confrère justifie ses alarmes inavouées, et si l'intelligence est encore la faculté de coordonner les idées, certaines des lettres publiées fournissent l'involontaire aveu de la crise même qu'elles nient.

C'est là d'ailleurs que réside le profond intérêt de ces consultations. Chaque réponse contient une double confidence. L'on y définit bien une conception personnelle de l'objet proposé, et de telles déclarations comportent une leçon pleine de valeur. Mais la réponse cache un plaidoyer. C'est sa propre formule que l'écrivain expose, explique, défend, exalte même, à la faveur d'un prétexte dont il fait assez bon marché. Or c'est là précisément l'élément humain; c'est le caractère intéressant et sincère. Il est beau que l'artiste ait foi dans sa pensée.

Sans doute son intolérance est à l'origine de toutes les divisions qui ravagent le Parnasse, mais elle est, en effet, le seul aiguillon des hommes.

*

Mais allons-nous, comme nous l'annonce M. Gaston Picard, essuyer un renouvellement du style ? Le style, cela va sans dire, s'entend du style littéraire. Il est sans exemple, ou peu s'en faut, car les Stendhal sont rares, qu'un écrivain quitte le domaine littéraire. L'enquête de la *Renaissance* se poursuit, mais la conclusion déjà s'en dégage. Elle est fort judicieuse.

« Un style qui ne se renouvellerait pas, écrit l'auteur d'*Indice 33*, le romancier Alexandre Arnoux, ne serait plus un style, mais un pastiche, une composition d'école. » Tel est l'avis général. « Chaque époque, comme chaque œuvre, a son style, approuve M. René Fauchois... ; tous les styles sont bons qui me font voir l'objet et le sujet de l'œuvre. » Et M. Jean Cocteau confirme ce sage discours : « Chaque époque possède son esprit moderne et un style qui l'épouse. Ce style semble nombreux. A la longue il s'unifie, se classe, et ne fâche personne. »

Il apparaît donc, aux écrivains contemporains, qu'entre l'art d'écrire et la vie, la correspondance est si nécessaire que l'un serait un « pastiche » s'il n'exprimait pas avec intensité la perpétuelle mobilité de l'autre. L'art de formuler les pensées ou les impressions sentimentales leur semble échapper à toute convention. Par l'effet de quel phénomène ces mêmes écrivains parlant d'art célèbrent-ils avec obstination les formules plastiques périmées ? D'où vient leur hostilité commune à des styles qui, dans la peinture, dans l'architecture et dans les arts décoratifs, traduisent justement ce besoin profond de renouvellement que prétendent refléter leurs propres recherches ? Mais l'écrivain méprise cordialement l'artiste. Il le tient pour un primaire incapable d'associer deux idées, encore que lui-même ignore la langue où ce primaire module les chants les plus troublants.

Du moins la peinture et la sculpture accomplissent-elles leurs révolutions avec une certaine liberté. A défaut de la foule aux perceptions grossières, vouée pour l'éternité aux formules académiques, une élite heureusement nombreuse prodigue aux talents originaux cette sympathie qui leur est précieuse. Jamais l'artiste n'a connu les facilités de se produire dont il dispose aujourd'hui.

C'est dans l'architecture et dans les arts qui procèdent d'elle, c'est dans l'ameublement que l'esprit de routine persiste avec le plus de ténacité. C'est bien là le plus singulier témoignage de nos contradictions. Il semblerait qu'un décor fait en somme pour accompagner et prolonger la toilette moderne dût trahir le même goût, voire les mêmes besoins, et qu'une époque férue d'hygiène et de sport dût aimer cette espèce de froide élégance des appareils mécaniques qui facilitent notre vie. On sait qu'il en va tout autrement, encore qu'on commence à tempérer le séculaire conflit de nos mœurs avec leur décor.

L'enquête de M. Gaston Picard en démontre du moins l'absurdité. Elle nous montre en pleine contradiction, clairvoyants ici, aveugles là, et attestant la vérité du mot de Vauvenargues, que « l'esprit humain est borné jusque dans l'erreur, qu'on dit son domaine. »

GUILLAUME JANNEAU.

Le nouveau Luxembourg

Discrètement, l'annexe du musée d'art moderne installée dans la salle du Jeu de Paume des Tuileries s'est entrebâillée. Elle abrite les écoles étrangères; la peinture y domine; la sculpture y est pauvre; les arts décoratifs en sont bannis. Le surprenant de l'affaire n'est point que notre musée d'art étranger soit en somme assez faible : c'est qu'il soit. Son conservateur, il faudrait dire son instituteur, M. Léonce Bénédite, secondé par ses lieutenants M. Masson et M. Dézarrois, M. Léonce Bénédite a réalisé le vœu de ce seigneur Harpagon qu'est l'Etat français; il a fait bonne chère avec peu d'argent : il a formé, quasiment sans bourse délier, cette collection où figurent cependant quelques chefs-d'œuvre, et c'est pareillement sans crédits qu'il l'aménage aujourd'hui.

Quelle en est la disposition? La sculpture occupe le vestibule; une réplique en marbre du monument de Segantini, œuvre de Bistolfi, en est la pièce capitale. Puis se développe une salle de peinture britannique, formée d'acquisitions, où Burne-Jones voisine avec James Watt; elle précède la salle pareillement britannique, formée des dons de Sir Edmund Davis, bienfaiteur attitré du Luxembourg. Burne-Jones encore et Millais se partagent ici le commandement.

Suivent deux salles de peinture belge : elles sont incomparablement les plus importantes. Là figurent Henri de Braekelaer, avec une nature morte éclatante et gemmée comme un Monticelli ; et Stevens, avec

deux chefs-d'œuvre : le *Chant passionné* et une *Femme en robe jaune;* et Alfred Verhaeren, peintre de délicates natures mortes, cousin du grand poète dont l'émouvant portrait, œuvre de Théo van Rysselberghe, figure heureusement ici; et Constantin Meunier, avec un grave paysage du *Pays Noir;* et Claus, avec deux lumineux paysages; et Léon Frédéric, avec son triptyque fameux des *Ages de l'ouvrier*, et surtout cet authentique chef-d'œuvre daté de 1884, la *Vieille servante*, digne de Courbet; et Laermans, avec une poignante *Fin d'automne.*

— C'est en 1899 que j'ai constitué cette série; elle n'a presque

Paul Gauguin.

rien coûté. Mais si j'avais eu des crédits! soupire M. Léonce Bénédite. Fantin m'avait aidé à la former : « Les Belges ne sont pas toujours artistes, disait-il, mais ils sont toujours peintres. » Au début, le Luxembourg avait huit tableaux étrangers; il en possède aujourd'hui plus de trois cents : de quoi réveler les lacunes... »

Une sixième salle, affectée aux peintres italiens, Rappa, Emma Ciardi, Albert Pasini, précède la salle américaine où règne le portrait de la *Mère* de Whistler. De Whistler aussi, le musée possède un *Homme à la pipe*, l'une des rares peintures que le maître ait signées en toutes lettres. Un beau pastel de Miss Mary Cassatt, la *Musicienne* de Thomas Dewing, le plus haut prisé des peintres américains contemporains, font avec lui cortège au joyau du nouveau Luxembourg.

Enfin l'Espagne : la *Naine* de Zuloaga, ses *Portraits;* une fantaisie d'Anglada; deux Zubiaurre... Les Scandinaves et les Russes,

H.-E. Cross. — Portrait de Mme Cross.

les Hollandais et les Polonais se partagent le fond de la salle. Mais à l'étage, M. Léonce Bénédite et ses adjoints ont eu soin de réserver une petite salle consolatrice aux dernières acquisitions d'art français. Là domine Claude Monet, avec ses *Femmes au jardin*. Pour l'escorter, voici Bonnard et Henri-Matisse, et Henry Ottmann, et René Piot, chacun avec un *nu*, voici Raffaelli avec son *Veuf*, et Vallotton avec sa *Bibliothèque*, et Henri-Edmond Cross, avec le *portrait de Mme Cross*, et K.-X. Roussel avec une *Pastorale* en jaune, et Lebasque, avec un portrait de jeune femme, et Flandrin, avec sa *Fontaine*, et Deval, un débutant, avec un *nu* plein de qualités, et Guillonnet, avec ses *tournesols* du dernier Salon, et Charlot, avec une *Bergère*, et Cottet, avec un petit *nu* ancien, et Jules Zingg, avec un paysage d'Auvergne...

Mais quel programme se propose désormais l'organisateur du nouveau Luxembourg ? M. Léonce Bénédite nous répond par un geste évasif.

— Et la place ? Et les crédits ? Et le temps ? Je vais bientôt commencer l'aménagement de l'Orangerie : voilà ce quoi m'occuper encore. Ce que j'y ferai? Le musée des Nymphéas, comme on l'a dit, en occupera la moitié.

— Et dans l'autre partie?

— ...J'y transférerai la salle Caillebotte. De la sorte, l'école impressionniste sera logiquement rassemblée... »

Ce sera le Luxembourg de la peinture. G. J.

Les Disparus

Sir Leslie Ward, plus connu sous le nom de Spy, portraitiste et caricaturiste anglais, décédé à 72 ans. Le peintre John Millais avait admiré les caricatures que Spy, dès l'âge de quatre ans, faisait de ses contemporains.

La plastique culinaire. — II.

TECHNIQUE DE LA SCULPTURE DES CUISINIERS

L'exécution d'un socle est coûteuse. Elle demande parfois un mois de labeur, qu'auront précédé des semaines de méditation. Depuis 1914 rares sont les hôtes qui peuvent offrir à leurs invités tant de luxe. Aussi les grands cuisiniers-sculpteurs ont-ils (après fortune faite), rendu leur tablier et leur ébauchoir :

Victor Morin s'est retiré en Bourgogne, et Philéas Gilbert, à Couilly, par Pont-aux-Dames; le bon Breton Le Sénéchal, qui officiait chez le duc de La Rochefoucauld et dont les maximes culinaires sont, elles aussi, immortelles, s'est retiré à Pontivy. Edouard Nignon, que les plus notoires fourchettes applaudirent à Paris (Larue), à Londres (Claridge), à Vienne (Trianon), à Berlin, en Russie, en Italie, se soigne (on lui fit, l'an dernier, l'ablation d'un rein) et, auteur déjà de l'*Heptaméron des gourmets*, songe à écrire ses mémoires. Auguste Escoffier, par qui fut nourrie la cour d'Angleterre, voyage sans but professionnel. Sur plusieurs nous sommes moins renseignés. Que fait François Marrec, qui naguère avec ses fleurs de cire humiliait les naturelles? Et cet autre, duquel je ne sais plus le nom, auteur d'une statue d'Antonin Carême, destinée aux halles centrales et que le conseil municipal refusa, le punissant à juste titre d'avoir abandonné, comme moyen d'expression, la graisse?

Car c'est en graisse (sur une armature de bois et de carton) que les socles se construisent. Mêlez dans le chaudron installé sur bon feu un tiers de graisse de rognons de mouton, un tiers de cire vierge, un tiers de paraffine (celle-ci blanchit la graisse et lui ôte toute odeur). Ou encore, et la mixture aura une élasticité louable, faites fondre un kilo de panne de porc et la mêlez ensuite à ces quatre substances qui auront chauffé ensemble : cire vierge, une livre; sperme de baleine, 250 gr.; stéarine, 250 gr.; paraffine, 250 gr.

Et si vous voulez donner de l'éclat au socle que vous venez de modeler dans cette pâte ou de tailler dans un bloc de riz ou de semoule, voici la recette d'une brillantine. Vous dissolvez dans un verre d'eau 125 gr. de gomme arabique ou de gélatine. Vous en badigeonnez un morceau de la dernière vitre cassée par le marmiton. Après avoir séché la couche à l'étuve douce, vous la grattez. Des pellicules s'en détachent, que vous tamisez et pouvez teindre.

Est-on trop pressé pour entreprendre une sculpture profonde, consent-on à un effet superficiel, l'amidon, la gomme adragante et la paraffine, malaxées des paumes et du rouleau, vous munissent d'une pâte analogue d'aspect à celle des pastilles de Vichy et aussi ductile que celle du pain azyme. Vous la moulez en rosaces, mascarons, perles, etc., ou la roulez en boudins qui seront des nervures, ou la modelez en personnages. Après quoi, vous rangez et fixez ces motifs sur un tulle. Vous disposez ainsi d'une bande malléable qui, appliquée sur un mandrin cylindrique ou tronconique, vous aura vite fourni un socle.

Dans le langage des cuisiniers, l'opération ici décrite est le « pastillage » ; la bande, produit de cette opération, est dite aussi « pastillage ». Chez les pâtissiers, qui dans un instant vont confectionner des objets avec une pâte à base de sucre, nous retrouverons ce même mot.

Aux socles convient une ornementation de fleurs. Elles se font pétale à pétale. Copistes stricts, ces messieurs prennent en plâtre la mince et courbe empreinte d'un pétale, ou creusent sa forme dans du bois ou dans un tubercule ; ils coulent de la cire dans l'une ou l'autre de ces matrices, puis groupent en corolle les épreuves. Les roses et les camélias d'Auguste Escoffier ont servi son renom, qui a des causes plus légitimes. Ou bien, sans tant d'embarras, entre le pouce et l'index on aplatit en pétale des boulettes de cire. La cire a été colorée d'avance ; sinon, on la teinte après coup, à la détrempe, à l'aquarelle. Une touche de vernis à tableaux avivera son lustre.

L'ARCHITECTURE DES PATISSIERS

On voit aux vitrines des pièces montées sommairement faites de pain de Savoie et de nougat. Il ne faut pas juger sur ces spécimens l'architecture des pâtissiers, ni sur ce gâteau de noce qui fut servi au palais de Buckingham, en février 1922. Haut de deux mètres presque, il pesait, à vingt kilos près, trois quintaux. Mais quoi, le Gambetta de la cour du Carrousel ou le lion de la place Denfert pèsent encore davantage. Plutôt, on célébrerait la compagnie du Midland-Railway qui sans accident transporta ce monstre d'Edimbourg, où il naquit, à Londres où la princesse Mary et le vicomte Lascelles le mangèrent.

Laissons cela, et observons comment procède un pâtissier conscient de son rôle.

Pièce montée dessinée par Carême.

Il établit un plan d'architecte, grandeur nature, pour l'ensemble de l'édifice projeté, puis le plan minutieux de chacune de ses pièces constitutives, ou « panneaux ». Sur la feuille où il vient de dessiner, il applique une lame de verre qui lui maintiendra sous les yeux ces épures et servira de support à la fabrication des panneaux. Ceux-ci auront la minceur d'un carton et le format, au plus, d'un paquet de cigarettes plat. Leur substance sera la pâte royale, mélange de sucre et de blanc d'œuf. D'un cornet à bec étroit, l'artiste, avec circonspection, fait couler ce mucilage sur le verre, — un peu comme une Javanaise verse la cire protectrice sur l'étoffe dont elle veut faire un batik. La pâte royale suit, à la façon d'un pinceau, les droites et les méandres du dessin visible à travers le verre, et se fige, durcit. Une secousse imprimée à la lame transparente décolle de sa lisse surface le panneau qui y adhérait à peine. Ce panneau, maintenant disponible, enferme dans son cadre rectangulaire tels et tels éléments des faces ou de la toiture, — soit pleins, — soit à claire-voie comme le lacis qu'appliquent sur un mur nu les treillageurs-rustiqueurs (ainsi se désignent eux-mêmes, bizarrement, certains industriels du treillage rustique). Quand le pastillage est terminé, que tous les panneaux sont prêts, notre homme se reporte au plan général et, selon ce plan, les agence et les échafaude. Avec la même pâte royale il les rejointoie. L'édifice est là, léger comme un filigrane, instable, en apparence, comme un château de cartes, mais équilibré et rigide.

L'AVENIR

Les sculpteurs et architectes à toque blanche ont vu passer mainte émeute d'art sans en être troublés et leur idéal reste académique. La

collaboration de ces exécutants adroits avec les sculpteurs et architectes proprement dits, que nous supposerons moins routiniers, serait sans doute heureuse. Quand ceux-ci auront doté chaque village d'une statue commémorant la guerre et fini de raccommoder les provinces envahies, le chômage affligera leurs corporations. Pourquoi ne s'accointeraient-ils pas avec les gens de cuisine, à qui ils fourniraient des idées et des maquettes? Ce que nous reprochons aux œuvres d'art, c'est leur durée impertinente. En graisse de mouton ou en pastillage, et parées ainsi du charme des choses périssables, elles nous trouveraient enclins à les aimer, même imparfaites. Mais est-il sûr qu'elles disparaissent? Déjà de pieux collectionneurs recueillent les spécimens anciens de la plastique culinaire. Il y aura dans les musées la section des pièces de pâtisserie, ville en miniature protégée par des globes de pendule lutés à leur piédouche.

Sculpture de Seurin.
(Collection B. Guégan.)

F. F.

L'exposition des arts techniques de 1924

VI. — Que sera le décor intérieur?

Les artistes décorateurs font-ils bien tout ce qu'il faut pour créer ce *style*, objet de leurs ambitions? Ils le cherchent dans l'établissement d'une formule assez arbitraire où l'Orient se mêle à nos traditions. Ils composent une formule qui est moins une création qu'une adaptation et une correction. Elle est précisément ce dont l'industrie pourrait tirer parti si elle en pouvait disposer. Mais on la tient pour une invention, dont son auteur entend se réserver l'exploitation; et là réside l'erreur. Celui-là seul *invente*, qui résout d'une manière permanente les problèmes qui résultent de l'emploi rationnel de ressources données. L'artiste qui, dans notre siècle, déploie son adresse à moderniser une chose périmée peut être élégant dessinateur autant qu'homme de France : il n'est toutefois qu'un archéologue.

Il est, en effet, des meubles, voire des pièces entières, qui, dans la vie moderne, sont des anachronismes : sans doute ils survivront longtemps encore, témoins d'usages oubliés; les progrès matériels se propagent avec lenteur, comme des ondes qui achèvent de mourir avant d'avoir atteint la rive, et doivent essuyer une longue et sévère épreuve avant d'obtenir leurs lettres de bourgeoisie. Mais la facilité et la multiplicité des échanges et l'action des « grands magasins » vont désormais précipiter la vulgarisation des modes et des idées nouvelles.

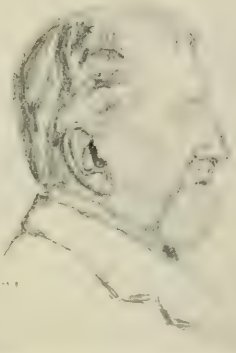
On peut prévoir l'avènement d'une conception rationaliste de l'architecture civile et de la décoration domestique : elles se conformeront aux besoins positifs. Et par un singulier retour, les distributions du logis retourneront à la grande simplicité qu'elles affectaient avant l'âge des « petits appartements » et le mobilier recouvrera son ancien et essentiel caractère de mobilité. Une société qui voyage beaucoup et dont le patrimoine, que chaque succession morcelle, est représenté par des signes fiduciaires, ne saurait avoir les coutumes d'une société stable, fondée sur la transmission de la propriété matérielle.

— C'est en effet le régime des sociétés qui détermine les transformations de la maison, observe M. Frantz Jourdain. Il n'y a plus de majorats, le code régit la tradition des biens selon une méthode contraire à celle du Passé. Une telle révolution ne laissera pas de se refléter dans l'architecture qui est, selon la brillante formule de Charles Plumet, « l'expression des besoins de l'individu dans la société ». En effet, au constructeur se propose aujourd'hui le plus intéressant des programmes, celui du logis contemporain.

« Ce qu'il sera?... »

M. Frantz Jourdain, président de la Société du Salon d'Automne et du

Syndicat de la Presse artistique, est l'un des esprits les plus vraiment modernes de ce temps. Sans doute, on vante certaines formules qui sont neuves s'il est vrai, comme le prétendait la modiste de la Reine, que les choses neuves sont celles qu'on avait oubliées. Leurs auteurs condamnent avec promptitude les travaux de leurs devanciers : c'est une mode qui bafoue l'autre, mais il serait sage d'examiner si la recherche constructive qui est bafouée n'est pas plus féconde en effet que le nouveau goût purement décoratif. M. Frantz Jourdain est le téméraire, ou plutôt le vaillant qui, par delà le Louis-Philippe et le Louis XVI à corniches abattues qu'on loue, annonça la formule d'art véritablement rationnelle et moderne : celle de l'ingénieur. Car c'est elle qui triomphera, comme l'a prédit Viollet-le-Duc.



— Ce que sera le logis de demain? fait M. Frantz Jourdain. Il faudra bien qu'architectes et décorateurs finissent par s'entendre; ils s'ignorent absolument. Aujourd'hui règne un individualisme impuissant à réaliser de grandes œuvres, mais féroce : l'un ne supplée point à l'autre. L'architecte bâtit la maison; le décorateur la meuble; et chacun à sa manière. Il ferait beau voir qu'un artiste se trouvât subordonné à l'autre! C'est la querelle du maître d'escrime avec le maître à danser : telle est l'incohérence de l'art contemporain.

« Le génie moderne a cause gagnée; tout le monde l'admet, les jeunes démolissent déjà les vieux, tout va à merveille. On peut donc dire à ses amis des vérités qu'il eût été imprudent d'émettre hier, parce que d'autres en eussent tiré argument non plus contre certains artistes qui se trompent, mais contre le principe même de notre effort commun. En vérité, nos modernistes paraissent furieusement imbus des formes du Passé. Tranchons le mot : ils ne sont pas modernes du tout.

« Ils ont des formules, ils adoptent un certain canon qui vaut ce qu'il vaut, mais qui est le contraire de l'invention. Ils quittent l'Ecole avec fracas, secouant à son huis la poudre de leurs sandales et courent en fonder une autre. Ils démolissent la Bastille pour s'enfermer au fort

de Vincennes. Alors? A quoi bon tout ce bruit? Sans doute, ils ont dessiné de très jolis meubles, amendé très heureusement certains galbes anciens. Quand dessineront-ils de beaux trolleys? de beaux radiateurs? Voilà qui serait vraiment moderne. A la vérité, la vieille distinction entre l'art et le métier persiste. Rien n'est vivace comme une sottise.

« Les architectes ni les décorateurs ne sauraient cependant négliger les conditions matérielles de l'habitation moderne. Elles suscitent des problèmes que nos devanciers ne soupçonnaient point. Le chauffage central, notamment, élément capital du confort moderne, détermine des phénomènes qu'il faut désormais prévoir : aucun placage, et quasiment aucun assemblage ne résiste à ses effets destructeurs. Voilà qui modifie singulièrement les programmes. Voilà bien une des conditions pratiques faites pour engendrer des solutions nouvelles. Il est évident qu'il faut abandonner l'usage des boiseries murales. Elles ont déjà fait place, d'ailleurs, à la tenture d'étoffe ou de papier, — la tapisserie démocratique.

— L'une et l'autre constituent par elles-mêmes une décoration murale. Elles semblent évincer le tableau.

— C'est leur inconvénient. Il semble que le possesseur d'un beau Cézanne ou d'un nu de Renoir ne le sacrifierait pas à la magnificence d'un papier peint, voire d'une étoffe imprimée cubiste? Je crois, tout simplement, à l'abandon du décor fixe. On se contentera de tentures neutres offrant à des tableaux un fond congruent. Les tableaux remplaceront la tapisserie d'autrefois. Ils sont mobiles comme elles et plus intimes.

« Une décoration est essentiellement un effet harmonieux, résultant de la juste proportion des éléments qui la composent. Qu'adviendrait-il d'eux dans un déménagement? Il faudrait adapter les panneaux à d'autres lieux, rectifier leurs mesures, « allonger les plus courts et rogner les plus longs », altérer par conséquent l'équilibre initial. Or, nos contemporains se déplacent beaucoup, la famille a cessé de vivre à huis clos, peut-être grâce à la pratique des sports. Vraiment, nous sommes très loin même du Second Empire : secouons donc sa défroque, au lieu de la rapetasser. »

G. J.

Les trois dessins qui accompagnent cet article sont des études exécutées par le nouveau lauréat de la fondation Blumenthal, M. André Rivaud, pour la médaille de M. Frantz Jourdain, qu'il grave.

Les dessins du Louvre.

Dessin de Léonard de Vinci.
(Musée du Louvre.)
Cliché Ad. Braun et Cie.

Des dessins de Léonard de Vinci, des dessins de Michel-Ange, accrochés au long de la galerie — ou plutôt du couloir — qui, dans l'aile nord du vieux Louvre, aboutit à la salle des aquarelles de Barye : C'est la première des expositions temporaires qui vont être organisées par les soins de M. Jules Guiffrey, conservateur, et Louis Demonts, conservateur-adjoint des peintures et dessins. Car nous ne reverrons plus les anciennes salles où les dessins étaient exposés en permanence, et les seuls groupes de dessins qui demeurent immuablement sont ceux du Primatice et de l'école de Fontainebleau, ceux de Dürer et d'Holbein, ceux de Watteau, de Van Blarenberghe, de Prud'hon, d'Isabey, de Barye, ceux de l'Ecole anglaise (Etty, Bonington, etc...), ceux enfin de l'Ecole française du XIX[e] siècle.

— Nous renonçons aux expositions permanentes, nous dit M. Jules Guiffrey, parce que la lumière a une action funeste sur la matière des dessins, à l'exception toutefois du crayon noir, de la pierre noire ou de la sanguine. Nous pouvons exposer en permanence des dessins de Watteau et de Prud'hon, mais il serait dangereux, par contre, de soumettre longtemps au grand jour ceux de Léonard de Vinci, exécutés à la pointe d'argent, sur un papier qui, pour faire apparaître le trait, a dû subir une préparation spéciale. Aussi nous sommes-nous ralliés au principe des expositions renouvelées. Elles nous permettront de faire passer sous les yeux du public, par voie de roulement, tous les dessins d'un même artiste qui sont en notre possession.

— Et le programme de ce roulement, quel est-il ?

— A vrai dire, nous n'en avons pas établi, mais dès à présent il est entendu que nous ferons deux expositions chaque année. A celle que nous avons ouverte le mois dernier, et qui sera maintenue jusqu'en novembre, succédera une exposition réunissant les noms de Raphaël et d'Ingres. Nous nous proposons, en effet, d'exposer simultanément les dessins d'un maître ancien et ceux d'un moderne. Ce sera, pensons-nous, d'un intérêt plus vif.

— Certes. Le Louvre pourra montrer de beaux dessins de Delacroix, par exemple.

— Nous songeons précisément à une exposition Rembrandt-Delacroix. Peut-être aussi exposerons-nous nos dessins de Géricault, à l'occasion de son centenaire. Mais, pour l'instant, nous nous en tenons à l'exposition qui suivra celle-ci. On y verra tous nos dessins de Raphaël, vingt-cinq environ, et une cinquantaine de dessins d'Ingres.

— C'est peu, que deux expositions annuelles, monsieur le conservateur. Cent cinquante dessins au total, tous les ans! Et le Louvre en possède 40.000 ! Ne serait-il pas possible d'organiser des expositions plus fréquentes ?

Dessin de Michel-Ange.
(Musée du Louvre.) *Cliché Ad. Braun et Cie.*

— Toutes les pièces qui constituent notre fonds de dessins ne sont pas également intéressantes, rétorque M. Guiffrey. Il convient donc de n'en présenter qu'une sélection. D'ailleurs, laissez-moi vous rappeler que nos recueils peuvent être, sous certaines conditions, mis à la disposition des amateurs, des travailleurs. Il arrive que des professeurs, accompagnant des élèves, nous demandent de leur communiquer des dessins de tel ou tel maître. Nous sommes toujours disposés à leur donner satisfaction.

C'est dans le cabinet de M. Jules Guiffrey que nous échangeons ces propos. L'éminent conservateur des peintures et des dessins s'est levé, et il nous précède dans une pièce attenante, que meublent sommairement des armoires, de hauts casiers où sont rangés de gros tomes. Nous sommes dans le Cabinet des Dessins du Louvre, la plus riche « bibliothèque » de dessins qui soit au monde. Un monsieur, loupe en main, y feuillette le contenu d'un carton.

— Ce n'est ni vaste, ni luxueux, comme vous voyez...

— Quand aurons-nous un Musée des Dessins, monsieur Guiffrey? Un musée digne des admirables collections du Louvre?

— Cette réalisation n'est pas désirable, car, encore une fois, il ne serait pas possible de tout exposer. En revanche, il serait à souhaiter que le Louvre fût doté, pour ses dessins, d'un local moins restreint et mieux aménagé, afin qu'on y pût consulter plus commodément les recueils. Par là seraient logiquement complétées nos expositions temporaires.

Et comme nous allons prendre congé de lui :

— Je vais vous montrer quelque chose, nous dit notre aimable interlocuteur.

Il ouvre un tiroir, en sort un calepin aux feuillets jaunis, où sont tracés des dessins au crayon et à la plume.

C'est un carnet de Prud'hon, à l'époque de son voyage en Italie, nous dit-il. Je le tiens de M. Moreau-Nélaton. Il y a là des croquis sommaires de plusieurs tableaux connus, notamment la première pensée de l'*Amour séduit l'Innocence*. Ces sortes de documents n'ont pas une bien grosse valeur marchande, mais combien ils sont précieux pour l'art! Nombre de collectionneurs possèdent de ces carnets de grands artistes : Pourquoi ne s'en dessaisissent-ils pas à notre profit? Engagez-les donc à penser un peu plus au Cabinet des Dessins du Louvre.

— Nous n'y manquerons pas.

T.

Que pense la jeunesse?

V. — Les « jeunes »

Après les aînés, il convenait de consulter les « jeunes ». Les hommes chargés d'un enseignement ont bien voulu nous confier leur émouvante confiance dans le zèle et l'application des cadets qu'ils voient travailler et qui prennent d'eux conseil. C'est en effet cette singulière et profonde conscience de la gravité de l'effort qu'exprime avec beaucoup d'émotion l'un des peintres que ses émules de la nouvelle génération tiennent pour un de leurs guides : M. Jules Zingg :

...Je cherche la vérité, et cette dernière change constamment d'aspect avec la vie qui se renouvelle sans cesse.

Je regrette l'époque où la corporation protégeait l'artisan; où de bons maîtres apprenaient une technique aux jeunes peintres.

A présent, l'artisan est devenu un « artiste », un intellectuel. Il s'est créé de ce fait des obligations mondaines inutiles, il a acquis des prétentions et avec elles le droit de mourir de faim devant ses toiles.

J'ai pour ma part travaillé de longues années avec l'espoir de connaître un jour les secrets de cet admirable métier de peintre. Je n'ai pas eu la chance de trouver un véritable enseignement (sauf pour la fresque). Le peu que je sais, je l'ai appris comme tant d'autres en faisant des tentatives, des expériences... et j'ai quarante ans.

C'est, paraît-il, la jeunesse encore pour les peintres... A cet âge Raphaël était mort...

Jules Zingg.

Jadis, l'artisan, esclave de la corporation, œuvrait librement. Aujourd'hui le jeune artiste, sous son apparente liberté, est bien souvent esclave des faux maîtres ou de la mode. En dehors des écoles, des clans, des chapelles, pas de salut pour lui. Celui qui veut œuvrer sincèrement soit s'isoler, et s'isoler à notre époque, c'est risquer d'être sacrifié. Il faut s'enrôler quelque part, et marcher derrière une bannière, faire de l'art selon la formule du jour, fabriquer pour vivre un nombre considérable de toiles, lesquelles, malgré l'étiquette qui a servi à leur production, ne sont bien souvent que des ébauches, des essais, des tentatives, presque jamais des œuvres.

Ne vaudrait-il pas mieux faire par an trois tableaux d'un travail parfait que trente toiles qui ne pourraient, malgré tout le talent d'un jeune peintre, résoudre qu'une petite partie du problème complexe que représente la création d'une œuvre d'art.

Bénéficiant des découvertes de nos grands devanciers, nous pourrions actuellement, si nous n'étions forcés pour vivre à une production intensive, créer des œuvres complètes.

Une meilleure utilisation des compétences permettrait de donner un enseignement technique sérieux aux jeunes peintres.

L'homme de génie est une exception. Le peintre même doué doit savoir son métier. Le jeune artiste actuel accuse l'Ecole, les amateurs,

les marchands, le public d'être la cause de son impuissance. Je crois que nous sommes les propres auteurs de cet état de choses.

Le jour où nous voudrons bien reconnaître notre ignorance et faire les efforts nécessaires pour acquérir les connaissances indispensables à la parfaite exécution d'un tableau, un grand pas sera fait vers une renaissance de la peinture à l'huile.

Vous m'avez demandé quelle était la tendance de nos pensées, de notre art, et je réponds en causant technique parce que je ne crois guère aux formules et aux théories sur l'art.

Comme je le disais plus haut, le génie est une chose anormale. Quelquefois il est ignoré et de celui qui le possède et de son entourage immédiat. Il est donc préférable pour nous jeunes peintres de ne pas compter sur lui. Notre préoccupation doit être d'apprendre parfaitement notre métier, de cette façon les médiocres deviendront bons et les bons excellents.

J. ZINGG.

M. Othon Friesz professe des conceptions et témoigne un sentiment pictural bien différents de ceux qu'on connaît à M. Jules Zingg. La réponse qu'il veut bien faire à notre enquête semble toutefois inspirée d'un même souci fondamental.

Vous me demandez ce que pense la jeunesse, ce que j'en pense : je la crois prête à de fécondes réalisations, la guerre qui a jeté le trouble dans son âme, l'a mûrie — aussi est-elle quelquefois raisonnable et appliquée à l'excès ; les jeunes s'effraient à juste titre de la publicité désordonnée faite à l'art, se méfient du nombre des expositions particulières, des théories séduisantes ou intelligentes, mais asséchantes. Ils construisent courageusement les leurs, ils ont fort à déblayer et devront mettre des œillères, comme certains de leurs aînés, pour aller sûrement vers le but entrevu.

Othon Friesz.

Ils ont le sens de la mesure — leur qualité principale — ils font l'effort de composer de bons tableaux. Ils sortent

peu à peu du triste « cambouis » vers la peinture plus claire, plus limpide. Ceux qui ont le don et se donneront le temps de traverser les manifestations nécessaires ne failliront pas à la magnifique floraison de l'époque — j'en connais beaucoup.

OTHON FRIESZ.

« Retour à la vraie nature », ont observé MM. Charles Guérin et Jean-Boucher; « retour au travail scrupuleux », ont diagnostiqué MM. Bourdelle et Ernest Laurent. Leurs cadets leur font écho. Et toute évasive qu'elle soit, la lettre où M. Vlaminck décline notre invitation, faute de renseignements, ne confirme-t-elle pas justement la conclusion qui se dégage de cette consultation ?

Vlaminck.

Je suis à la campagne, et ne suis guère au courant des tendances des jeunes peintres. Ne croyez pas qu'il y a mauvaise volonté de ma part, mais je suis absolument incapable de vous éclairer.

VLAMINCK.

La jeunesse retourne à l'étude faite devant la nature : telle est la leçon de cette enquête.

Ici...

LE BILAN DES MUSÉES NATIONAUX

Le *Journal officiel* du 17 juillet a publié le bilan des musées nationaux pendant l'exercice 1921. Il se conclut par une importante série d'acquisitions. Les départements archéologiques se sont enrichis de pièces importantes. Le musée de peinture a acquis un certain nombre de dessins : les portraits de la famille Alexandre Lenoir, payés 50.000 francs; la *Mort de Phocion*, de Poussin, payée le même prix; la *Mort de Sardanapale*, de Delacroix, payée 610.000 francs, et les *Dames au jardin*, de Claude Monet, toile payée 200.000 francs.

Des dons particulièrement généreux ont en même temps accru nos collections nationales. Il n'est pas un département qui n'ait reçu quelque pièce capitale.

Au musée de sculpture, sont allés le plâtre original de la *Marseillaise*, de Rude, pièce admirable donnée par M. Jacques Zoubaloff, qui ajoute à ce présent une *Chasse au taureau*, de Barye, et le buste original en terre de *Mlle Morand*, par Dalou. Le buste en terre cuite d'*Alexandre Lenoir*, par Michallon, daté de l'an VII, don de M. André Lenoir; le buste en marbre du *Prince impérial*, par Carpeaux, don de M. Goldschmidt; celui du *Général Hoche*, attribué à Boizot, don de M. Georges Clemenceau; celui du *Bâtonnier Cresson*, en plâtre teinté, par Dalou, don de M. Paul Cresson, ont enrichi nos collections de statuaire.

Quelques pièces importantes ont été données au musée des peintures : une miniature de Fouquet, la *Bataille de Cannes*, don de la Société des Amis du Louvre; un rétable à volets peints, du quinzième siècle, don des héritiers de Charles-Léon Cardon, le grand amateur bruxellois ; une peinture de Raffet, la *Retraite de Russie*, don de M. Jules Strauss ; les portraits de *Louis-Philippe-Joseph d'Orléans, duc de Chartres*, de l'atelier de Van Loo, et d'*Oudry* par Largillière, dons de M. Camille Benoît, conservateur honoraire des musées nationaux; les dessins du *Serment des Horaces*, par David et Ingres, de l'*Apothéose d'Homère*, par Ingres, et un lot d'études pour le *Sardanapale*, par Delacroix, dons du baron Vitta; deux albums de dessins par Bazille, don du frère du maître, et deux dessins de Bazille pour la *Réunion de famille*, don de M. Joubin; un pastel de Landelle, le portrait de *Musset*, don de Mme Lardin de Musset; deux paysages, dessins de Corot, donnés par M. Schoeller, et un paysage à l'aquarelle, pareillement de Corot, don de M. Jacques Zoubaloff.

A LA DIRECTION DES BEAUX-ARTS

M. Chifflot, architecte en chef des bâtiments civils et des palais nationaux, est nommé inspecteur général du même service, en remplacement de M. Girault, démissionnaire.

LA FONDATION BLUMENTHAL

Le jury de la fondation pour la pensée française a décerné les douze bourses annuelles de 12.000 francs. Elles sont attribuées comme il suit :

Sculpture : MM. Jean Jégou et Pierre Traverse. — *Gravure :* M. Constant Le Breton. — *Peinture :* Mlle Fernande Cormier et M. André Fraye. — *Arts décoratifs :* M. André Rivaud, médailleur; M. Pierre Legrain, relieur; M. Claudius Linossier, dinandier, et M. Louis Guyot, peintre.

LES EXPOSITIONS

On visitera cette quinzaine :

Au Musée Galliera, 10, avenue Pierre Ier de Serbie, l'exposition de la *Dentelle et de la Broderie modernes.* — Au Musée céramique de Sèvres, la *4e Exposition de céramique moderne.* — A la galerie Bernheim-Jeune, une exposition de *peintures et d'aquarelles modernes.* — Au Pavillon de Marsan, l'exposition d'un ensemble de décoration de *Gustave Jaulmes* et en particulier d'un rideau d'avant-scène pour le Grand-Théâtre de Lyon.

...et ailleurs

UNE ÉCOLE DE CRITIQUES D'ART

Le revue *Colour* écrit : « On aimerait voir créer un *Collège de Critiques d'art* où ces messieurs apprendraient à distinguer entre l'absolu et le relatif, entre les valeurs personnelles et les valeurs d'emprunt, dans le domaine artistique. A un tel collège pourrait enfin être accordé une véritable autorité en matière de critique pratique et d'estimation de la beauté. Il pourrait constituer une sorte de tribunal où les artistes viendraient soumettre leurs projets à l'approbation. Le collège ainsi pourrait distinguer entre ce qui est sincère et ce qui ne l'est pas. L'indépendance et l'esprit académique y seraient jugés avec une égale impartialité. » Déjà, il y a longtemps, Stephen Harvers avait dit : « Il devrait exister une chaire de critique d'art dans toute université. » Mais on ne voit guère les artistes apportant leurs esquisses et demandant droit de passer à la réalisation. Il est bien préférable de les laisser faire, quitte à les critiquer... après.

LES PEINTRES CLASSIQUES FRANÇAIS DU DERNIER SIÈCLE

Londres a aussi son exposition de « Cent ans de peinture française » et l'on y peut accéder que sur invitation au Burlington Fine Arts Club. La critique britannique saisit l'occasion pour établir qu'il ne faut point trop se hâter de qualifier anarchistes ceux qui seront les grands « flambeaux » de l'avenir. Par contraste, peut-être s'extasie-t-

elle exagérément sur l'art de Couture, mais ses justes éloges convergent sur les « envois » de Cézanne, de Daumier, de Corot, de Degas, de Manet, de Courbet, de Renoir, de Gauguin et d'autres excommuniés d'antan.

L'ART FRANÇAIS EN RHÉNANIE

L'exposition internationale d'art de Düsseldorf a clos ses portes le 16 juillet. Présidée par le peintre Arthur Kaufmann, elle réunissait

L'inauguration de l'exposition de Düsseldorff.

plus de 300 artistes. La section française, organisée par le peintre Pierre Hodé, offrait un beau choix d'œuvres de la jeune école de peinture.

REVUE DES REVUES

RAZA ESPANOLA (Madrid, n° 39), publie un fort curieux article de M. Augusto L. Mayer, sur *le dualisme dans l'art espagnol.* L'auteur considère l'antagonisme des points de vue qui, chez l'artiste ibérique, suscitent la création, soit d'une part, le naturalisme, la représentation du monde tangible, la notation exacte, la réalité, et, d'autre part, la conception fantastique, la vision, le mystère et la « note magique ». Ainsi, chez Velasquez, met-il en contraste la très positive vierge de *l'Adoration des Rois*, et l'aristocratique « reine du ciel » qui paraît dans la *Coronation de la Virgen.* De même trouve-t-il de ces frappants contrastes chez Murillo, tour à tour visionnaire et réaliste. La « note magique » est fournie par le Greco, la note naturaliste par Goya, pris comme chefs de file.

PASCAL FORTHUNY.

Paroles

AUX BARRIÈRES DU LOUVRE

Quatre touristes, d'aspect toulousain, erraient l'autre jour aux Tuileries. L'un d'eux proposa de pénétrer au Louvre : c'était avant qu'on y plaçât les tourniquets.

— Vous n'y pensez pas! s'écria l'autre. Il y a onze mille salles...

Et tous s'en furent découragés...

Le Musée Henri de Toulouse-Lautrec vient d'être inauguré en Albi.

Le Gérant : DESPORTES

Moderne Imprimerie, LORIN, Dir^r, 37, rue Gandon, Paris.

Les ÉDITIONS de LA SIRÈNE

29, Boulevard Malesherbes, Paris (8e) - Tél. : Elysées 62-21 et 62 22

COLLECTION DES ANTHOLOGIES

GRILLOT DE GIVRY

ANTHOLOGIE DE L'OCCULTISME

ou les meilleures pages des auteurs qui se sont illustrés dans les sciences hermétiques depuis les temps anciens jusqu'à nos jours. Traductions, commentaires et préface de GRILLOT DE GIVRY.

Un beau volume in-8 coquille .. .. *net* **20** fr.

BERTRAND GUÉGAN

LA FLEUR DE LA CUISINE FRANÇAISE

Recueil des meilleures recettes des meilleurs cuisiniers, pâtissiers et limonadiers de France, enrichi de notices et de notes.

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

TOME I. — LA CUISINE DE LA VIEILLE FRANCE (de 1350 à 1800). Un fort volume in-8 carré sur beau papier vergé, contenant de nombreuses illustrations. Préface d'EDOUARD MIGNON, directeur du restaurant Larue (6e mille).. .. .. **15** frs

TOME II. — LA CUISINE MODERNE (de 1800 à 1921). Avec une introduction du docteur RAOUL BLONDEL. Un beau volume in-8 de 620 pages, sur alfa vergé, contenant de nombreuses illustrations (10e mille) .. .. **25** frs

---

BLAISE CENDRARS

ANTHOLOGIE NÈGRE

Un beau volume in-8 carré de 320 pages sur alfa vergé (5e édition) *Net*.. .. .. **20** frs.

ART
ET
DÉCORATION

REVUE MENSUELLE D'ART MODERNE

tient au courant

1° par un très grand nombre de reproductions à grande échelle en noir et en couleurs;

2° par des articles constituant à ces reproductions des commentaires concis, précis et documentés

de toute l'activité artistique moderne, française et étrangère et surtout de la décoration intérieure.

Une année reliée de ART ET DÉCORATION forme un magnifique volume de bibliothèque (format 20×30).
C'EST UNE ANTHOLOGIE DE L'ART CONTEMPORAIN

A toute personne nous commandant le numéro de Janvier, nous tiendrons compte du prix de ce numéro (6 fr.), qui sera déduit du prix d'un abonnement ultérieur possible.

Le numéro	France,	**6** fr.;	Etranger,	**7** fr.
L'abonnement (12 nos). .	France,	**60** fr.;	Etranger,	**70** fr.

ADMINISTRATION : 2, rue de l'Echelle, PARIS
et chez les Libraires

CHEMINS DE FER DU NORD SERVICE ENTRE PARIS L'ANGLETERRE, LA BELGIQUE, LA HOLLANDE, L'ALLEMAGNE ET LA POLOGNE. PARIS-NORD A LONDRES VIA CALAIS-DOUVRES, BOULOGNE-DOUVRES ET BOULOGNE-FOLKESTONE. VOIE LA PLUS RAPIDE. TRAJETS EN 7 HEURES. QUATRE SERVICES JOURNALIERS DANS CHAQUE SENS.

Rubens. — Le Jugement de Midas (Musée de Bruxelles).

PARIS BRUXELLES EN 4 H. 40. AMSTERDAM EN 11 H.
NORD COLOGNE EN 11 H. 30. BERLIN EN 22 H. 40.
A VARSOVIE EN 41 H. RIGA EN 60 HEURES.

Rubens. — La Voie lactée (Musée de Bruxelles).

LES ÉDITIONS BERNHEIM-JEUNE
PARIS - 25, BOULEVARD DE LA MADELEINE

Viennent de paraître :

BONNARD

par Gustave COQUIOT

Un volume in-4° raisin, orné de croquis dans le texte, et accompagné de hors-texte en noir, et fac-similés de dessins. Couverture en couleurs.

PRIX : 100 FRANCS

25 exemplaires sur Japon, à.	200	francs
50 — Arches, à.	150	—

EUGÈNE BOUDIN

La Vie et l'Œuvre

par G.-Jean AUBRY

Un volume de 200 pages in-4° raisin, accompagné de hors-texte en noir :

PRIX : 100 FRANCS

25 exemplaires sur Japon, à.	200	francs
50 — Arches, à.	150	—

En préparation, pour paraître en Octobre :

CAMILLE PISSARRO

par Georges LECOMTE